

J'ai un problème, je ne sais pas ce que c'est, mais il existe bel et bien d'une certaine façon car j'en viens inévitablement au constat de son existence. J'aimerais bien situer ce problème, en connaître la nature pour trouver la solution adéquate. Mais le souci c'est que lorsque je plonge dans ce qui me semble être le cœur du problème, tout devient problématique. Si bien qu'au lieu de situer le problème je le fais exister simultanément partout à la fois. Alors si tout est problématique, c'est que le problème recherché est inhérent à l'existence même de l'ensemble des choses. Il les constitue, en serait même peut être la cause ? L'existence est elle le problème ? Si je n'existais pas, si rien n'existait, il n'y aurait plus de problème non plus, du même coup. Est-ce alors la seule solution ? Ne plus exister ? N'est il pas possible d'envisager une existence sans problème ? Et si d'ailleurs je décidais maintenant que le problème n'existe pas, qu'il n'y en ait jamais eu, que tout va très bien, que tout est très simple.

Écrire sans problème c'est écrire sans but. C'est du problème que vient la dissertation. Alors écrire sans définir de problème c'est tourner autour du problème d'origine, celui qui préexiste à tous les autres.

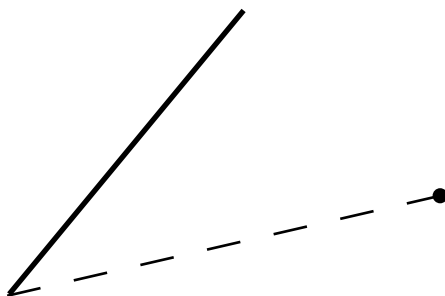
Le point est la différenciation élémentaire. Il est un élément fixe, une singularité, qui existe à un endroit donné. Le point existe en négation de l'espace qui l'entoure, et par affirmation de sa propre existence. Il n'est pas quantifiable ni mesurable, il n'est qu'un repère dans l'espace pour signifier approximativement ce qu'il est autant que ce qu'il n'est pas. Le point n'est pas ce qu'il n'est pas, à savoir tout ce qui n'est pas le point. Le point est nul, il n'existe que parce qu'il est placé là, en dehors de son existence le point n'indique rien. On pourrait facilement confondre le point et le cercle, mais il n'en est rien. Le cercle a une consistance, un diamètre, des éléments qui définissent un volume, là où le point lui n'a rien d'identifiable ou de quantifiable. Le fait même de parler du point semble lui donner plus de consistance qu'il n'en a car nous ne pouvons pas considérer l'existence de quelque chose sans y apposer des valeurs, or un point n'a pas de valeur : Le point est un point, un point c'est tout.

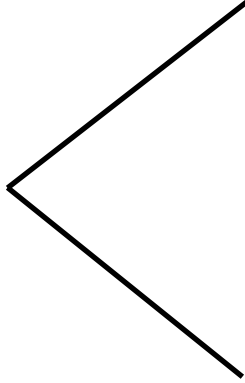
« Regardez cette misérable créature. Ce Point est un Être semblable à vous, mais confiné au Gouffre non dimensionnel. Il est lui même son propre Monde, son propre Univers ; il est incapable d'imaginer autre chose que lui-même ; il ne connaît ni la Longueur, ni la Largeur, ni la Hauteur car il n'en a jamais eu l'expérience ; il ne sait pas ce que c'est que le nombre Deux ; il n'a pas la moindre idée de la Pluralité ; car il est pour lui-même l'Unique et le Tout, bien qu'il ne soit rien en réalité. »

Abbott Edwin, *Flatland*, p.110



C'est difficile pour moi de tenir un fil du début jusqu'à la fin. À moins que celui-ci me convienne parfaitement ce qui n'est que très rarement le cas. J'ai toujours tendance à abandonner les projets. Soit parce que je n'arrive simplement plus à continuer, soit parce que cela ne me plaît plus, ou alors, le plus souvent, car j'ai l'impression qu'ils se sont égarés dans une direction qui ne m'intéresse pas. Je les abandonne mais je ne les nie pas pour autant. Je les laisse de côté, pour une durée indéterminée, nourrissant l'espoir, parfois infime, qu'un jour je trouverai leur membre manquant, et qu'ils pourront marcher d'eux même. Ainsi je me retrouve avec une collection d'objets infirmes, que je garde consciencieusement dans des tiroirs. Plus le temps passe et plus les tiroirs sont nombreux. Plus le temps passe et plus les autres tiroirs sont loin. Je leur rend visite parfois, j'ouvre les tiroirs, un à un, les regarde de haut en bas avec plus ou moins d'affection, et j'essaie d'imaginer ce qui leur manque.





J'ai envie de parler de tout, uniquement. Pour parler de tout sans en faire un cas particulier il faut éviter de se perdre dans une incarnation du tout, à savoir une anecdote bien réelle. On pourrait facilement faire l'erreur de considérer que parler de tout est égal à ne parler de rien, mais ce n'est pas si simple. Car premièrement parler de tout c'est déjà parler de quelque chose. Et puis parce que chaque chose singulière fait partie du tout, c'est d'ailleurs en observant le tout que l'on retrouve la chose commune aux singularités qui le composent. Quoi qu'en observant chaque singularité indépendamment il est au moins également probable que l'on y retrouve cette similarité successivement, car d'une certaine façon tout se ressemble. La meilleure manière de parler de tout, c'est de partir de rien, ou du moins du mieux que possible. Il serait ambitieux de vouloir partir de tout à fait rien puisque étant intrinsèquement ce que je suis je pars déjà de quelque chose. Disons que je pars de rien et du moins de moi possible. Pour ce qui est du moi qui est moi malgré moi, je ne peux malheureusement rien y faire.

Tout petit je me suis fait rapidement une idée de la mort, une idée assez efficace, si efficace qu'elle me dépassait complètement. C'est d'ailleurs pour ça que je la savais efficace. Je me suis dit que si la mort est la fin de l'existence, elle devait être équivalente à ce qui la précède. Il m'a donc suffi de me projeter avant ma naissance, et d'en contempler le vide absolu. Alors c'est ça la mort, rien. Un rien tel, que même le mot rien disparaît dans ce qu'il désigne, car il est déjà quelque chose. Terrifiant. J'avais d'un coup réduit ma vie à un segment, inscrit sur une ligne droite qui, elle, s'étale indéfiniment avant et après moi. Je me sentais comme acculé au bout d'un couloir dont le fond, bien qu'impossible encore à discerner, s'approche inexorablement, quoi que je puisse faire. Ma fin était maintenant prévue. De cette échéance est née une urgence d'exister, le mieux possible, au plus vite.

La ligne vient toujours après le point : point à la ligne.

La ligne est un point qui a créé ou subit une impulsion : il s'étire, se déplace. Elle peut s'étendre indéfiniment tant que l'impulsion originelle n'est pas épuisée. La ligne est l'archétype du mouvement, et même mieux, du mouvement réussi. Elle en est par elle-même la trace, elle existe pour et par ce mouvement et devient donc preuve de son propre achèvement. Ainsi elle ne se représente pas autrement que par ce qu'elle est. Une ligne restera une ligne sous tous les points de vue, excepté dans le cas d'une ligne parfaitement droite, laquelle de face ou de dos aura l'air d'un point, mais dans ce cas l'erreur viendrait du point de vue de l'observateur et son jugement serait faux. La ligne ne se représente pas non plus elle-même car n'étant jamais au même endroit elle ne développe pas de volume, elle ne peut pas constater son existence puisqu'elle n'est que devenir.

« Idiôtès, idiot, signifie simple, particulier, unique ; puis, par une extension sémantique dont la signification philosophique est de grande portée, personne dénué d'intelligence, être dépourvu de raison. Toute chose, toute personne sont ainsi idiotes dès lors qu'elles sont incapables d'apparaître autrement que là où elles sont et telles qu'elles sont : incapables donc, et en premier lieu, de se refléter, d'apparaître dans le double du miroir. »

Clément Rosset, *Le réel – Traité de l'idiotie*, p.50

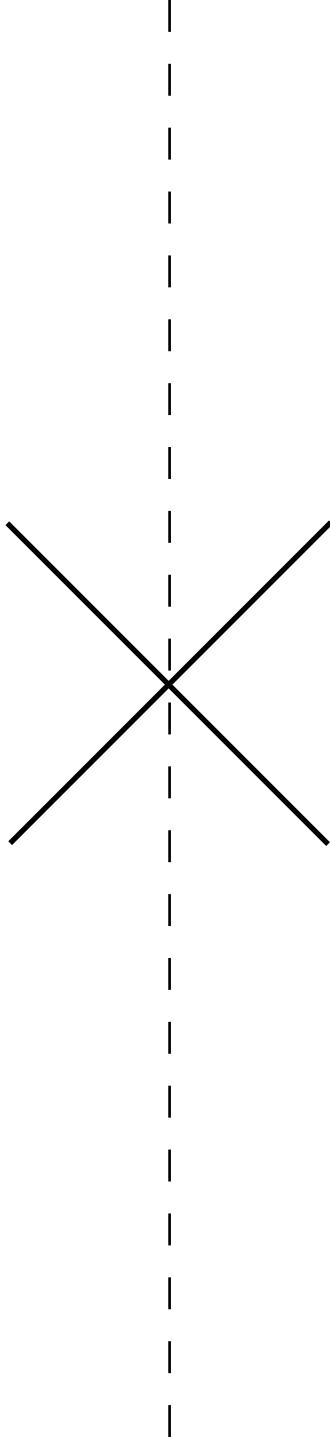


À chaque fois que j'ai essayé d'isoler la source, le centre nerveux du mouvement qui aurait pu rouvrir tous les tiroirs, et combiner les objets dans un ensemble cohérent et magnifique, je m'en suis éloigné. Alors au lieu de chercher à l'isoler, d'en faire un objectif, je me suis résolu à en tracer les contours, en définir la zone de turbulence. Car chaque texte, même s'il parle d'un sujet différent, est animé par le même mouvement, la même impulsion. En les relisant il est devenu évident que chacun d'entre eux, malgré eux, pointent vers cette même direction en recourant à des sujets différents. Pourtant aucun d'entre eux n'y parvient vraiment et ils finissent d'une certaine façon par vouloir saisir leur propre forme. Comme un chien qui poursuivrait sa propre queue. Comme si je cherchais à parler d'un tourbillon en étant moi même un tourbillon qui tourbillonne dans le tourbillon dont je parle.

C'est un nez qui est posé sur une table. En fait il y est plus que posé : Il est complètement appuyé dessus. Tant bien que lorsqu'il inspire il s'y colle encore d'avantage.

« L'acte ou le geste réussis ne sont tels qu'à la condition qu'ils ne soient pas brouillés par leur propre représentation dans le temps même où ils s'accomplissent : vérité bien connue des sportifs qui ne manquent généralement leur coup - alors qu'ils sont capables physiquement et esthétiquement dudit coup, sous d'autres conditions - que pour autant que s'y superpose, dans l'esprit de l'acteur, sa propre représentation. En sorte que toute réalité qui porte avec elle le poids de sa propre représentation peut être réputée avortée et manquée. Il y aurait donc peut-être lieu d'ajouter à la théorie freudienne des actes manqués, qui concerne le plus souvent des défaillances de parole ou de mémoire, un appendice portant sur le geste manqué, qui a pour cause générale une fâcheuse coïncidence de la chose et de son image, cette même coïncidence qui est la source de tout comportement inadapté et scelle enfin l'instant du comportement suprêmement fâcheux et inadapté, c'est-à-dire l'instant de la mort. »

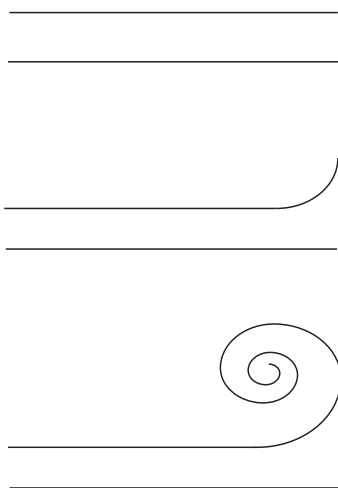
Clement Rosset, *Le réel - Traité de l'idiotie*, p.172



C'est toute une théorie qui voulait pointer vers une direction précise, jusqu'au moment où la direction se mue en une ouverture tendant à embrasser l'ensemble des choses. Si bien qu'elle finit par se boucler elle-même, ne pouvant pour être exacte que formaliser sa propre existence.

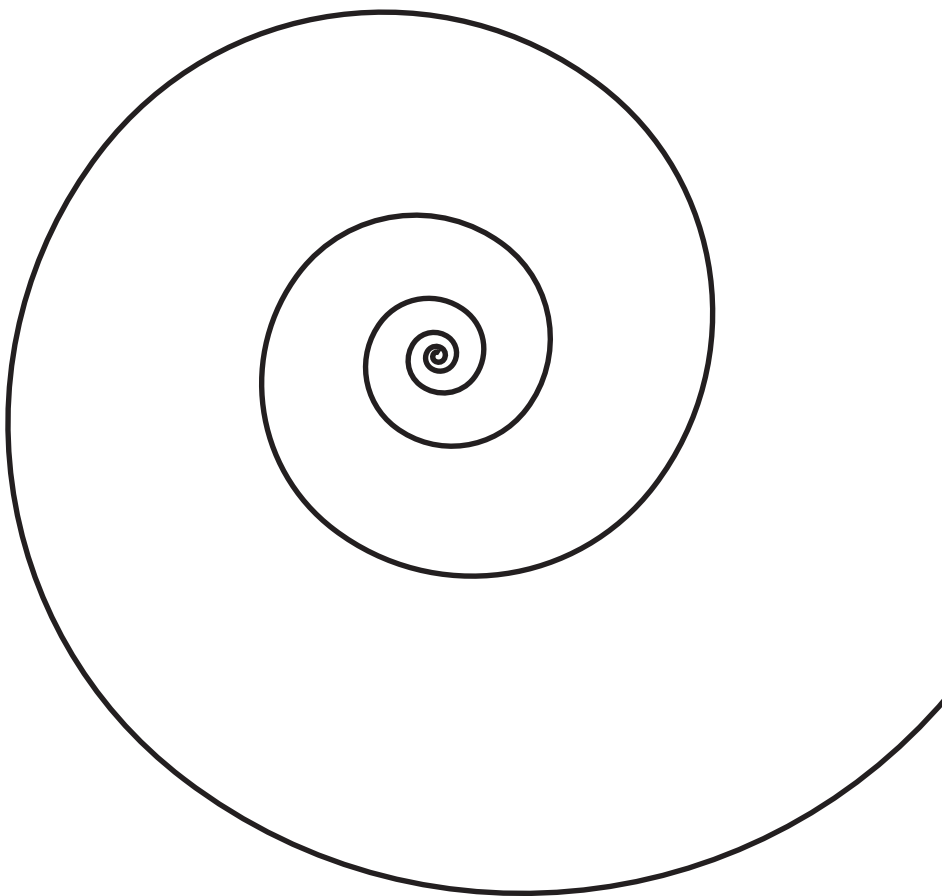
La spirale est le motif formé par une ligne qui gravite autour d'un point précis, un pôle, décrivant des révolutions en s'en rapprochant ou s'en éloignant. La spirale a nécessairement une infinité de spires car le point autours duquel elle se forme ne désigne rien d'autre que sa direction hypothétique. Suivant de quel point de vue on observe une spirale on peut y voir l'esquisse d'un cercle, ou celle d'un triangle, mais elle n'en sera qu'une illusion car comme n'importe quelle ligne elle n'existe qu'à travers son mouvement et n'a pas de volume.

La spirale est particulière car elle tend forcément à changer de dimension, dans un sens ou dans l'autre. Étant infinie elle est vouée à sortir du cadre à partir duquel on la représente, par concentration ou par expansion.



«Le contact a fourni une impulsion, cette impulsion un mouvement, approximation croissante de la simplicité de l'intuition originelle. [...] Tout se ramasse en un point unique, dont nous sentons qu'on pourrait se rapprocher de plus en plus quoi qu'il faille désespérer d'y atteindre.»

Bergson, *L'intuition philosophique*, 1919



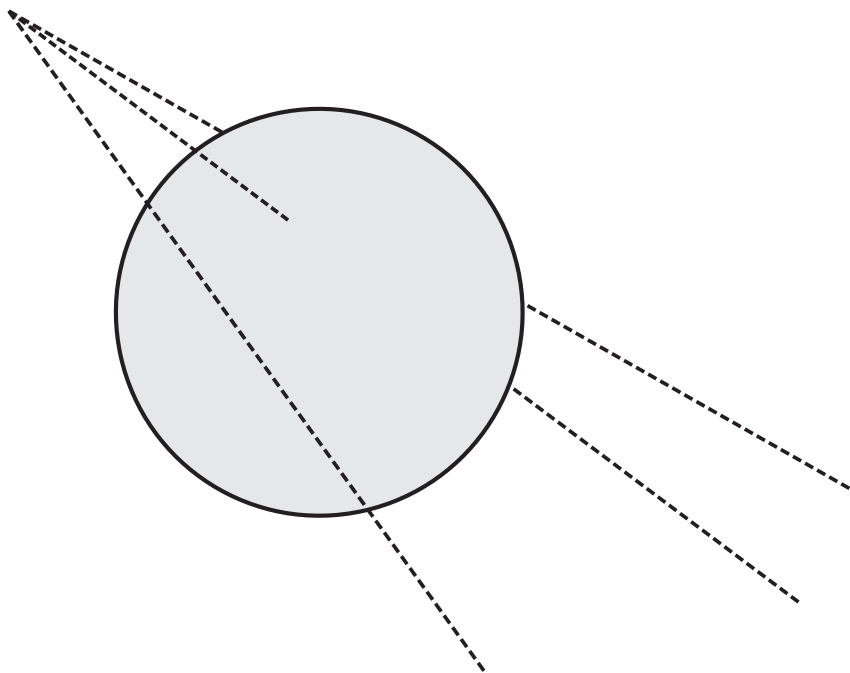
Passé l'arrêt de bus à coté du lycée, il était alors trop tard pour espérer dire au revoir à ceux que j'aurai aimé voir avant le départ. Je me remémore alors ces personnes, comment aurai-je aimé leur dire au revoir, comme ça m'aurait fait plaisir, comme ils m'auraient aimé.

Mes pensées sont hiérarchisées, un balayage d'ensemble, puis une fois tous les profils rassemblés je les agence suivant l'importance qu'ils ont pour moi, et les dispose en crescendo. Garder le meilleur pour la fin, et ne pas prévoir de fin pour la fin. La dernière projection n'étant jamais à la hauteur de l'estime avec laquelle je la nourris, je la modifie, la détaille, l'altère, la ralentie, pour en éprouver le plus de satisfaction possible, espérant atteindre une satiété fantasmée que le réel me refusait, ou que je refusait au réel, par erreur, trop occupé à considérer l'écart entre mon projet et ce que la réalité me proposait alors.

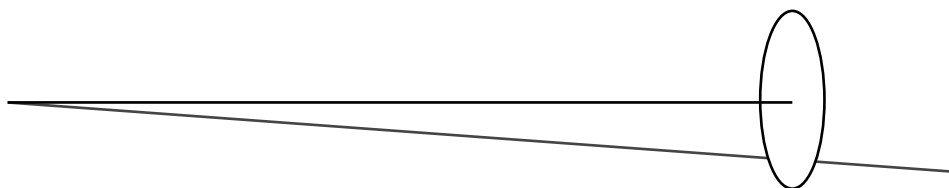
Se presser pour avoir le temps d'attendre. Je force le pas, mon environnement se résume à des archétypes grossiers, des repères dans l'espace, à suivre, éviter, puis lorsque la route est libre, je réduis encore le champ de perception pour laisser plus de place au projet, fixant au plus possible des surfaces qui n'évoquent rien, ou pas grand-chose. Ne pas perturber la projection, et marcher plus vite pour arriver avant le départ, avoir le temps d'éprouver l'attente du départ, et la remplir de projets.

J'ai tendance à penser que plus on pense à quelque chose, moins on risque de le faire apparaître autrement que dans sa pensée. J'y pense beaucoup, c'est trop tard pour en parler.

Plus l'image se détaille dans l'esprit, moins elle devient réalisable, car une fois projetée dans le réel, elle est souvent éclatée par ce qui existe déjà entre elle et le monde, ou par ce qui n'existe pas encore. L'idée ainsi érodée, diminuée par ça et autre chose, n'est plus qu'un fragment d'elle-même, portant seulement le sens du fragment restant, là où elle voulait signifier son ensemble. Un phénomène similaire se produit lorsque l'on essaie de raconter ses rêves. Le récit, à mesure qu'il se développe, se fait prendre au piège les mots qu'il choisit. Ils finissent par supplanter les images originales par des substituts bâtards, à mi chemin entre le compromis et la renonciation. Il nous reste alors une amertume, la réalisation de l'incompatibilité des images complexes produites par notre imaginaire avec le langage, aillant soudain l'air impuissant à traduire nos chimères.



De la ferme volonté d'expliquer quelque chose ne peut ressortir que la réussite ou l'échec.



« Ainsi le Héros a-t-il décrété, par l'intermédiaire de ses porte-paroles les législateurs, premièrement, que la forme correcte du récit soit celle de la flèche ou de la lance, qui part d'ici et va tout droit là et TCHAC ! atteint son but (qui tombe raide morte) ; deuxièmement, que la préoccupation principale du récit, roman compris, est le conflit ; et troisièmement, que l'histoire ne peut être bonne si lui n'y apparaît pas. »

Ursula K. Le Guin, *La théorie de la fiction comme sac à provisions* (1986)

La différence entre la communication et l'explication se joue sur la part de ce qui est maîtrisé, et ce qui est laissé ouvert. L'explication répondrait à un plan donné qui doit absolument arriver à sa fin, en éliminant au mieux les possibilités d'interprétations divergentes. Chaque interprétation crée une arborescence de significations. Tailler les branches du propos l'oriente dans une direction, un sens, en empêchant la croissance des autres branches. L'explication hiérarchise les mots, les intègre dans un dispositif logique. Son but étant de transmettre le plus efficacement possible une idée subjective (de se transmettre soi), elle optimise la parole, la fonctionnalise. Elle est une fiction malgré elle, car se voulant réaliste, elle cherche à transmettre une interprétation d'ores et déjà subjective du réel. Le désir étant la réalisation d'un manque, désirer un sens admettrait aussi son absence.

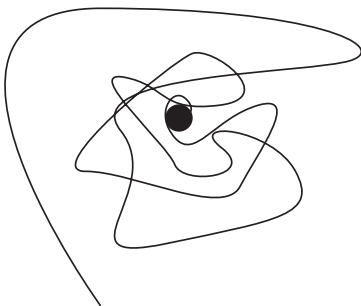
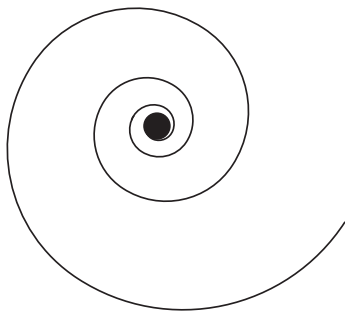
L'objectivité totale est un concept à envisager comme le vide et le plein : On peut y tendre sans jamais l'atteindre. Car au sein d'une existence incarnée qui passe à travers autant de facteurs contextuels tels que le corps, la gravité, les sentiments, l'histoire et tout ce qui constitue l'origine et le développement d'une culture reposant sur des évidences acquises, il est impossible de voir les choses autrement que ce qu'il est possible d'en voir sein de ce cadre. On peut chercher à étendre ce cadre, ou à s'en donner l'impression, il n'en restera pas moins présent.

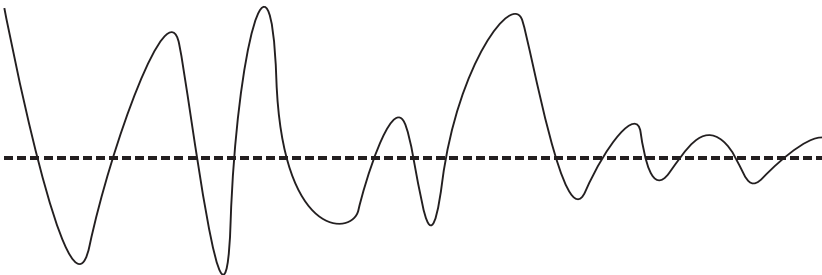
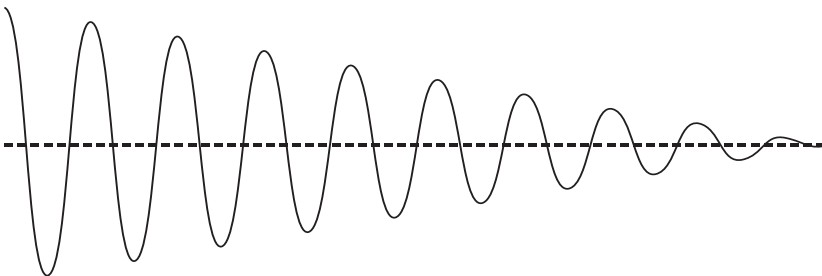
De la même façon que je tente de montrer en quoi l'explication (dans son absolu) est une prétention déraisonnable, la forme de la démonstration elle-même, n'ayant pour préoccupation que sa justesse, devient un objet esthétique. Lorsqu'elle se perd dans la poursuite du sens recherché, elle se matérialise au travers des mots et laisse apparaître un caractère, une tendance. C'est lorsque l'on regarde cette forme que l'on comprend la caractère insaisissable de la « vérité » et du « réel ». N'étant pas sensés, ils échappent toujours au discours, et révèlent l'explication comme une fréquence qui tente désespérément de se synchroniser sur une ligne fixe : le sens recherché, projeté, fictif.

L'explication absolue, si elle existait comme un outil de transfert direct d'informations brutes, serait d'autant plus déraisonnable qu'elle impliquerait la fin de la communication. Si les informations se transmettaient instantanément partout à la fois, il n'y aurait nul besoin d'un langage pour les traiter, et la disparition du langage entraînerait avec elle celle de la communication.

Si la différenciation est à l'origine de la vie, alors la communication aurait pour origine un désaccord, impliquant la nécessité d'un dialogue. Sans désaccord pas de dialogue, car dans un accord parfait il n'y aurait plus rien à dire. On pourrait penser que dans un état d'accord absolu on puisse éprouver le besoin de faire remarquer la perfection dudit accord. Mais avoir envie de le faire impliquerait alors forcément qu'un tel accord soit remarquable, qu'il sorte de l'ordinaire, et qu'il succéderait donc à un accord moins remarquable, voir à un désaccord.

Si l'on envisage la communication comme un échange d'informations, un partage, alors la poésie, à sa façon, est aussi une forme communicative. Elle communique des impressions, des couleurs, des sentiments, elle communique entre les lignes. S'oppose à cela l'explication, qui use du pouvoir pour imposer la représentation d'un sens. Si nous envisageons maintenant une explication qui n'aurait pour autre but que de s'expliquer elle-même, s'émancipant de toute destination étrangère à sa propre existence. La tentative de représentation laisserait alors place à une présentation sans fin théorique, ne pouvant échouer que si elle cesse d'exister.

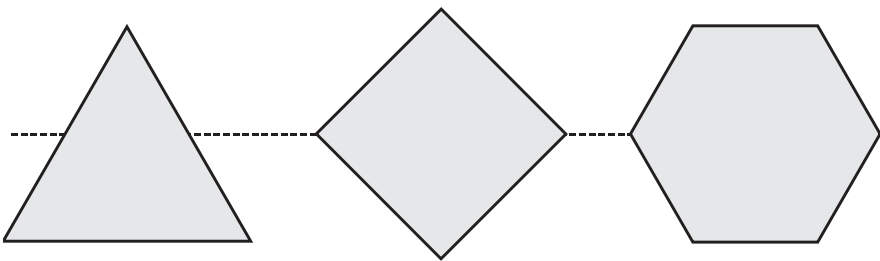
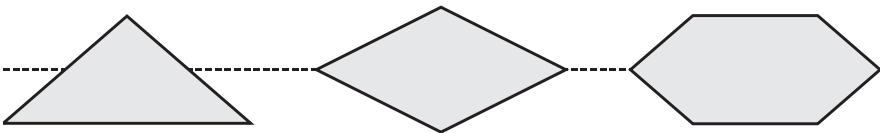




Je pars avec moi, vers le tout. Entre nous deux il semble ne rien y avoir. J'aurais presque l'impression qu'il me suffirait de prononcer le tout pour qu'il suffise d'en parler. Mais ce n'est pas si simple. Si je disais tout, comme ça, de nulle part, ça ne dirait rien. Et moi j'aimerais vous parler d'un tout bien précis, d'un tout exact. Pour que vous compreniez de quoi je parle il faut rendre le tout signifiant. Prenons déjà la temps de différencier ce tout de ce qui n'est pas le tout. Il ne s'agit pas d'une saturation absolue de quelque chose, dans le sens ou tout n'est pas plein. Le tout, pour exister de façon cohérente et durable, se doit de se différencier du rien et du trop. En effet si un élément singulier venait à envahir l'espace de façon exponentielle, tout serait absorbé dans une chose unique, et devenant indiscernable, il n'en resterait rien. Tout a besoin de différentes choses, à commencer par des inverses : une chose n'existerait jamais sans son inverse, d'ailleurs sans inverse il n'y aurait rien à dire du tout. C'est l'alternance d'un trop et d'un rien qui rend notable la présence de l'un et de l'autre. Et c'est précisément de ce tout dont j'aimerais parler, cet ensemble de justes mesures entre le rien et le trop, qui s'épanouit dans une variété infinie de combinaisons.

Un triangle est une figure plane, formée par trois points appelés sommets, et par les trois segments qui les relient, appelés côtés, délimitant un domaine du plan appelé intérieur. Cet espace interne fermé offre à la figure une faculté de réflexion. Le triangle est aussi le plus simple des polygones, trois cotés étant le minimum pour développer une intériorité. La présence de sommets et d'un domaine interne permet aux polygones d'émettre autant qu'ils reçoivent. Plus les angles sont aigus plus les sommets seront saillants et loins du centre. Dans le cas inverse, plus ils sont obtus, plus les sommets et les cotés s'égalisent autour du centre de la figure. Ainsi un polygone qui se différencie et développe de nouveaux cotés verra sa figure et sa réflexion devenir de plus en plus régulières, équilibrées, égales.

Le polygone étant une figure plane, il peut apparaître comme une ligne sous un certain point de vue. Ainsi il est possible de prendre un polygone pour une ligne, et réciproquement de prendre une ligne pour un polygone. La qualité du jugement dépendra donc de la faculté de l'observateur à pouvoir changer de plan pour ajuster son point de vue.



Ce n'est pas que je refuse de faire des formes, c'est que je trouve bien mieux celles qui existent déjà. Les seules formes que j'aimerais créer sont des cadres qui célèbrent ce qui préexiste en leur milieu avant qu'on le désigne. Je me refuse de la même façon à faire l'éloge du réel, même si l'idée est séduisante (car il est plaisant de se voir capable de remarquer ce qui est beau et d'en fabriquer un supplément). L'éloge reviendrait à se confondre dans des mots pour surimprimer une beauté supplémentaire à celle qui existe déjà, et qui la dépasse déjà de loin, puisque ce dernier n'en sélectionnerait qu'une pincée et la cristalliserait en une version indéfiniment insuffisante (à mesure qu'il se définit il s'éloigne de la beauté originelle de l'ensemble). J'ajouterai tout de même, pour nuancer, que l'éloge (s'il est fait) ne s'émancipera jamais dudit ensemble, puisque tout en fait partie. Lui même sera donc beau, dans l'ensemble, mais je me refuse tout de même de le faire, trop occupé à regarder l'ensemble et ceux qui le font. Loin d'un refus d'agir, c'est une forme de passivité active, expérimentale. Je choisis volontairement de ne rien faire, à un endroit donné, pour voir ce qui s'y passe. Et il s'en passe des choses. Je pourrai en parler de tout ce qui se passe, mais il faudrait pour cela que j'arrête de regarder, et de ce que j'en sais rien ne m'interdit de continuer.

Mieux je regarde, plus il y a de choses à voir. Et si c'est stimulant c'est parce que tout est problématique. Si, tout l'est. Il suffit de regarder droit devant soi et d'essayer de comprendre comment les choses qu'on voit fonctionnent, et pourquoi elles le font. Avec ça on en a déjà pour un bon moment. Puis il s'avère ensuite que ces choses sont toutes connectées d'une façon ou d'une autre avec les autres choses, on se retrouve alors avec un tas d'autres problèmes, et ça n'en fini jamais. Il y a un moment où l'arborescence fait perdre la tête, et c'est précisément à ce moment que j'ai décidé de me consacrer à une zone très réduite englobant moi et ce qui se passe un peu autour. Moi parce que sans moi il n'y a rien, ça aussi il faut le dire. Un peu autour car sans ça je ne suis nul part. Et c'est déjà, selon moi, très ambitieux. Car dans cette petite zone, il s'en passe des choses.

« La signification dont on affuble le réel n'est pas une vérité démontrable, un fait observable, une réalité tangible qu'il suffirait d'exhiber pour convaincre les incrédules. Mais plutôt un ton, un parfum, un air, bref une "valeur", dans tous les sens du terme : valeur d'un rouge dans un tableau, d'un mot dans un poème, d'une capacité à être acheté dans le cas de la valeur marchande. La valeur ajoutée, au sens fiscal, ne signifie pas un accroissement de la valeur intrinsèque de l'objet à vendre, impliquant modification de celui-ci (dans le sens spinoziste d'un accroissement de pouvoir), mais un simple réajustement de sa valeur mercantile, extrinsèque, mesurée en fonction de son caractère vendable - comme si l'utilité d'un objet se voyait magiquement multipliée par le fait qu'il est susceptible d'être effectivement utilisé : subtile redondance où personne ne saurait retrouver ses raisons, hormis le fisc. L'expression de "valeur ajoutée" est assez suggestive ; son sens économique est douteux, mais son sens philosophique est indubitable. Ajoutons, dit l'économiste, de la valeur aux choses, par simple décret de plume : l'État percevra ainsi 17% du produit de la vente. Ajoutons, dit le philosophe, de la valeur aux choses : nous les rendrons ainsi signifiantes. Toute réalité est ainsi susceptible de s'enrichir d'une valeur ajoutée qui, sans rien changer à la chose, la rend néanmoins autre, disponible, capable de s'intégrer aussi bien dans un circuit de consommation quelconque que dans une philosophie, dans une circulation intellectuelle du sens. »

Clément Rosset, *Le réel - Traité de l'idiotie*, p.40-41

Nous pourrions passer beaucoup de temps à parler des différentes variations de choses présentes dans le tout. Elles sont toutes autant de cas particuliers qui méritent autant d'attention que celle que je porte à leur ensemble. Peut être même plus car ce sont elles qui rendent le tout visible, elles en sont à la fois l'origine et la représentation parfaite. Qu'y a t-il de mieux pour montrer quelque chose que la chose elle-même ? À condition bien sûr, que l'on soit en mesure de la présenter. Et c'est bien cela qui m'encourage à parler du tout plutôt que de ses manifestations réelles : chaque singularité de l'ensemble échapperait sans aucun doute à toute tentative de représentation conceptuelle. Le tout n'existe que pour désigner cet ensemble, il est un constat de pluralité, et de ce fait il n'intègre pas la qualité unique de chaque élément qu'il désigne. Ces qualités, selon le moi qui reste, ne sont pas verbalisables, elles se vivent, là ou le tout, lui, se pense.

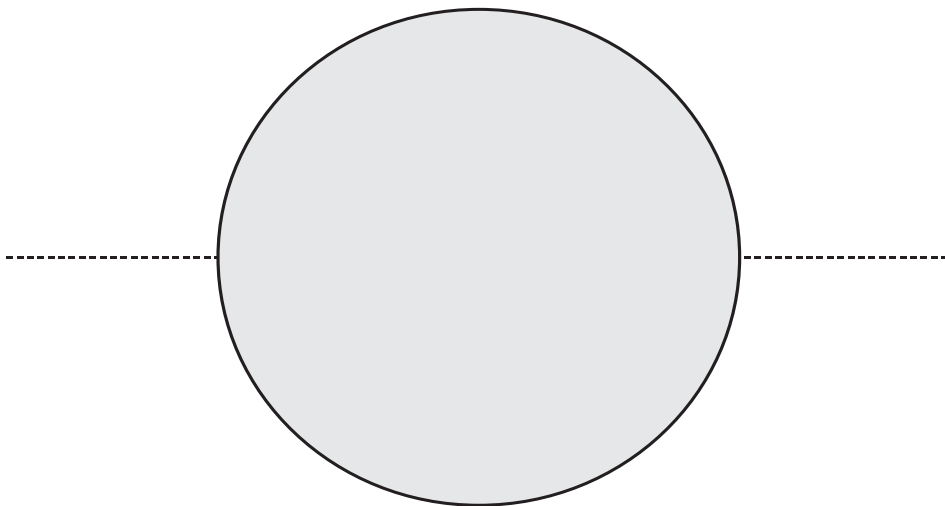
Un cercle est une courbe plane fermée constituée des points situés à égale distance d'un point nommé centre. Il est l'accomplissement conceptuel d'une forme. Sa résonance est parfaite. La surface de contact qu'il a avec le monde est minimale et égale sur tout son périmètre. Il est une preuve bedonnante que la perfection existe bel et bien, bien qu'elle soit la finalité d'un long processus de différenciation.

Comme toutes les figures mentionnées jusqu'ici, le cercle ne s'inscrit que dans deux dimensions : la longueur et la largeur. Il apparaît donc comme une ligne sous un certain point de vue.

Un cercle qui prendrait du recul sur sa propre figure, développant un angle saillant sur un plan différent de celui où il a développé son volume, formerait un cône de révolution.

«Si nos côtés étaient inégaux, nos angles pourraient l'être aussi. Il ne suffirait plus de toucher ou d'évaluer visuellement un angle unique pour déterminer la forme d'un individu ; il serait nécessaire de toucher tour à tour chacun de ses angles. Mais la vie serait trop brève pour ces tâtonnements monotones. L'Art et la Science de la Connaissance Visuelle périraient aussitôt ; le Toucher, dans la mesure où il s'apparente à un art, ne survivrait pas non plus ; toute relation sociale deviendrait périlleuse ou impossible ; ce serait la fin de toute confiance, de tout projet ; nul ne saurait sans risque prendre les engagements mondains les plus simples ; en un mot, la civilisation sombrerait dans la barbarie.»

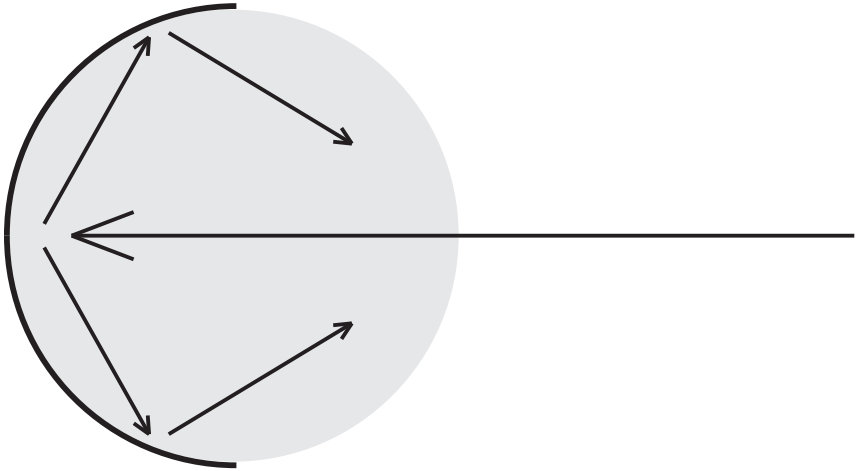
Edwin Abbott Abbott, *Flatland*, p.53



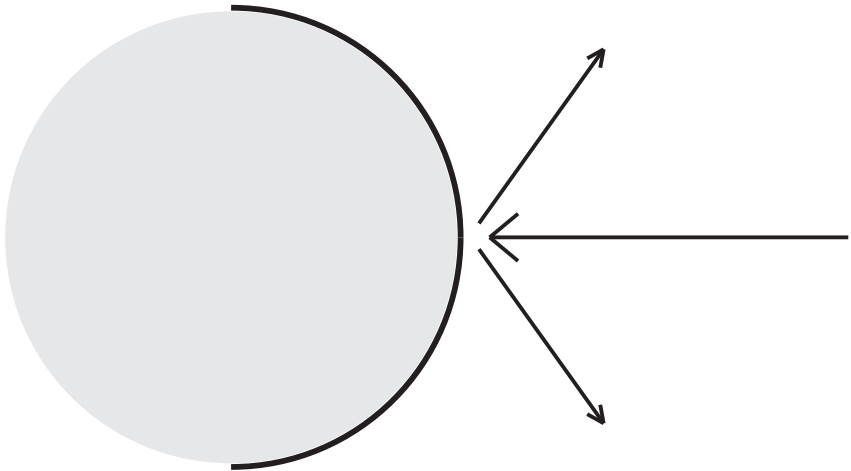
Je pense que la raison est immobile là où la pulsion est un mouvement. La raison a pour ambition l'inventaire exact des choses, la pulsion a pour ambition d'exister. Prenons pour exemple quelqu'un de raisonnable : Nous produisons rapidement, je suppose, l'image rassurante d'une silhouette immobile ou presque, qui se refuse au geste, sceptique, pour prendre le temps d'en mesurer le potentiel impact. Prenons maintenant quelqu'un d'impulsif : L'image produite est alors beaucoup plus instable, allant d'un point à un autre précipitamment sans jamais consulter qui que ce soit en amont. Nous pouvons peut être remplacer ces images par un objet concave et un objet convexe. L'objet concave est en recul par rapport à sa surface, formant un creux.

Ce creux permet la réverbération des signaux externes, une forme de résonance, une forme de raison. Le signal est reçu puis contenu par la forme, il rebondit alors dans tous les angles. La réflexion ne s'arrête que lorsque le signal est renvoyé vers l'extérieur, ou lorsqu'il a perdu toute force d'inertie, complètement assimilé par la forme. L'objet convexe quand à lui se forme vers l'extérieur, il ne reçoit pas car il est en lui même une émission, agissant directement sur l'environnement sans être capable de le recevoir. L'analogie entre la raison et la résonance est présente (volontairement ou pas) dans Flatland. En effet dans ce monde en deux dimensions les êtres les plus intelligents sont ceux qui possèdent le plus d'angles (se rapprochant ainsi du cercle parfait).

Si on suit cette logique, on peut partir du principe que l'intelligence est proportionnelle au nombre de fois où un signal se réverbère dans une forme. Chaque réverbération serait le même signal renvoyé dans un sens différent, exactement comme lorsque l'on réfléchit et que l'on confronte une idée à différents points de vue. Dans le cas de la bulle de savon, le souffle est la pulsion qui anime l'eau et le savon là où ces derniers, enfermant le souffle, l'isolent et le raisonnent, absorbant en grande partie son impulsion. La pulsion sans raison va n'importe où, comme le souffle sans eau et savon. La bulle lui prête une forme, une consistance. Mais le souffle est la raison de vivre de l'eau et du savon, sans quoi ils seraient statiques.



La bulle de savon n'est animée que par le souffle originel qu'elle enferme. Elle est un cadre flexible qui se laisse altérer par ce qu'elle contient, sans que ce contenu la dépasse ou la détruise.



Dans une société comme celle de *Flatland*, une ligne (figure des femmes dans le roman) est dangereuse car elle est absolument pointue de ses deux extrémités, lorsqu'elle bouge elle peut représenter une menace. Pour cela elle se doit de continuellement signaler sa présence par un son pacifique, pour qu'on la localise et qu'on ne s'y pique pas. Une ligne qui ne contrôle pas ses mouvements est éliminée, car étant un danger permanent elle nécessite de l'attention, et il est plus convenable de ne pas avoir à y faire attention. Le plus important dans cette société ce sont les formes complexes, les triangles équilatéraux, les cercles... En somme les formes savantes.

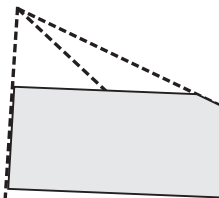
Un ligne qui tient la ligne, se contraignant ou étant contrainte à ne pas se développer sur le plan horizontal, pourrait très bien se développer sur le plan vertical sans que personne ne le remarque puisque ce plan est inconnu, elle pourrait même ne pas en avoir conscience elle-même. Tout le volume qu'elle développe alors sur le plan vertical serait tout autant de savoir étranger aux volumes horizontaux, lesquels même si on leur expliquait ne seraient même pas en mesure de comprendre.

«Une réalité quelconque, si elle se révèle à l'analyse indifféremment nécessaire ou fortuite, n'est généralement perçue que sous un de ces deux aspects fondamentaux de réel : nécessaire. Il arrive bien, parfois, qu'une perception insolite vienne surprendre : d'une chose à la fois nécessaire et non nécessaire. Mais c'est précisément là une perception insolite, qui en tant que telle n'attende pas à l'ordre des choses, signale seulement certains cas particuliers, certaines exceptions. Ces écarts à la norme sont d'ailleurs aussitôt sanctionnés, selon les cas, par le rire ou par l'irritation, - et du même coup confirmés dans leur caractère d'exceptions. »

Clément Rosset, *Le réel - Traité de l'idiotie*, p.34-35

«Dans certains États, une Loi complémentaire interdit aux Femmes, sous peine de mort, de se tenir ou de marcher dans un lieu public sans remuer constamment de droite à gauche la partie postérieure de leur individu afin d'avertir de leur présence ceux qui se trouvent derrière elles ; d'autres obligent les Femmes, quand elles voyagent, à se faire suivre d'un de leurs fils, d'un domestique ou de leur mari ; d'autres encore leur imposent une réclusion totale à l'intérieur de leur foyer, sauf à l'occasion des fêtes religieuses. Mais les plus sages de nos Cercles ou Hommes d'État se sont aperçus que la multiplication des lois d'exception dirigées contre les Femmes avait pour effet, non seulement de débilitier la race et de réduire le rythme des naissances, mais aussi d'accroître la fréquence des meurtres familiaux au point qu'un Code trop sévère se révélait plus nuisible qu'utile à l'État qui l'adoptait.»

Abbott Abbott Edwin, *Flatland*, p.26-28



gnaux externes, qui sont autant de forces de répression active. Le corps n'encourage pas une cellule à vivre, il l'empêche se suicider. De la même façon, une cellule ne se suicide pas si on l'encourage à le faire, mais si on arrête de l'en dissuader. C'est ce même principe, avec une variation d'intensité, qui contraint une cellule à devenir épiderme, le corps bloque son évolution là ou sans répression elle pourrait devenir constituante d'un neurone. Un cancer est une cellule qui ne répond plus aux signaux de répression externe et se développe alors en excès.

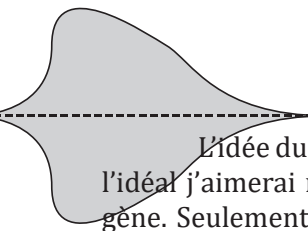
Dans une logique d'évolution et de hiérarchisation des figures (comme celle de *Flatland*), on imagine facilement le mépris que peuvent éprouver les cercles envers les figures irrégulières. Elles incarnent la bassesse d'esprit, voir même son absence totale.

On peut facilement rapprocher la passion de l'idiotie, les deux étant animés d'une raison qui nous échappe, et qu'on estime alors en être démunis. L'expression d'un idiot relèverait d'un besoin sensible, d'une pulsion d'existence plus que d'une volonté raisonnable de communication. Le produit de l'idiot, à savoir l'idiotie, est par définition ce qui diffère de la norme, de l'ordre. La passion étant quand à elle ce qui échappe à la raison, tous deux sont des éléments singuliers, réprimés ou incompris lors de leur manifestation.

Dans le corps humain, à l'échelle cellulaire, on retrouve le même type de réaction vis à vis des pulsions. J.C Ameisen dans son livre *La sculpture du vivant*, explique que toutes les cellules de l'organisme ont deux types de pulsions constantes : Une pulsion de vie, et une pulsion de mort. Les pulsions sont contrôlées par des si-

«Les cors aux pieds diffèrent des maux de tête et des maux de dents par la bassesse, et ils ne sont risibles qu'en raison d'une ignominie, explicable par la boue où les pieds sont situés. Comme, par son attitude physique, l'espèce humaine s'éloigne autant qu'elle peut de la boue terrestre, mais que d'autre part un rire spasmodique porte sa joie à son comble chaque fois que son élan le plus pur aboutit à faire étaler dans la boue sa propre arrogance, on conçoit qu'un orteil, toujours plus ou moins taré et humiliant soit analogue, psychologiquement, à la chute brutale d'un homme, ce qui revient à dire à la mort. L'aspect hideusement cadavérique et en même temps criard et orgueilleux du gros orteil correspond à cette dérision et donne une expression suraiguë au désordre du corps humain, œuvre d'une discorde violente des organes.» George Bataille - *Le gros orteil*

ché quelque chose, c'était comme une
je me suis posé dans la vie. Je ne sais
dable pour tout, partout. Je pense que
et avec l'impact que je pouvais avoir
convaincu que la seule façon d'exis-
avais en effet passé tout mon temps
e, à me projeter, créer un fantasme de
r une fois achevé. Or ce fantasme en
t à la réalité, il était bien trop parfait
rs quelqu'un qui doute. Le doute était
mon meilleur allié. Il m'a permis de me
être... Mais il m'empêchait également
j'aurai pu porter un avis ou un geste
s en être parfaitement certain ? C'est
ait rater l'acte à coup sûr. Il introduit
des petits trous. Si bien qu'une pa-
quement troués, oscillants, instables,
de ces petits échecs permanent ne fai-
mon projet et moi. Pourtant je m'en
ait pas marché c'est qu'il devait man-
dentifier puis l'ajouter au mécanisme,
c'était les autres. J'ai toujours été fas-
tant toujours surpris, ils étaient chacun
me différent. Ce n'est pas que je me
ai parfois éprouvé la sensation, c'est
avaient l'air achevés, ils avaient l'air
l'exister semblait tellement extasiante
e voulais comprendre comment est-ce
rner, comprendre quelle variable leur
de réussite dans l'action.
de temps (presque tout mon temps)
connaître le motif à l'origine de leur
l'observation étaient autant de temps
en arrière plan. Autant de temps ou je
étais sûr de ce que je voulais : Je vou-
ur pour écraser les autres, ni pour les
parmi eux, en plein milieu, ou un peu
e pour eux ce qu'ils étaient pour moi :
ration et d'amour.



L'idée du collage au hasard, du « cut up »
l'idéal j'aimerais répondre à une requête par
gène. Seulement ici je me retrouve avec une
cune avortée ou bouclée, qui portent toutes le
qui ne se suffisent pas pour en parler. Je sais
les cas on ne peut jamais maîtriser complète-
aura toujours une part de hasard, de spéculation
tant je ne veux pas me conforter dans l'idée que
loir trop laisser le hasard ou l'erreur exister d
justement le faire mieux apparaître, car selon
ou les plus belle erreurs sont celles qui son
C'est presque même une forme de franchise et
« hasard » et « erreur », « accident », que je n
maximale de ma pratique, pour les laisser mie
sont réellement, dans leur situation la plus ve
ment que quoi que je fasse, à une certaine m
tort ou raison, ou produira au moins une for
cette petite part est pour moi l'essence même
entre les choses. Je veux que ma production
pace. Je veux que le processus, le dispositif de
morceau de réel, qu'il n'en soit pas non plus
talyseur, pointant tout droit vers cet espace la
s'y passent. Par les choses j'entends le grain

Un cercle qui se déplacerait sur un plan différent de celui où il a développé son volume formerait un tube, soit une ligne avec du volume.

Pour former une sphère le cercle doit rester solide à son centre et effectuer des révolutions pour unifier les deux plans, en se développant ainsi sur les trois dimensions connues.

Qu'est ce qui a poussé le tout à exister ? Peut-être était-il simplement posé là, sur le rebord de la non-existence, puis quelque chose l'aurait poussé et il en aurait chuté pour venir s'écraser ici, partout, existant. Si ce qui l'a poussé est encore là bas, dans le domaine du non-existant, alors ce quelque chose n'existe pas autrement que dans l'évocation que j'en fais. Pour ainsi dire, théoriquement, rien n'a poussé le tout à exister. Tout existe, c'est tout.

« Lorsque l'on accepte de n'être plus rien, c'est à ce moment là que la joie d'exister rentre, c'est tout. »

Philippe Guillemant, *déprime, illusions, revelations* (extrait)

J'aime ce qui est singulier. Tout est singulier. Chacune de nous est une hypothèse, une proposition qui s'incarne en adresses. On peut voir des chemins de vie possible, des façons d'exister.

a mesure que je m'invente, et c'est un plaisir indescriptible. Je n'ai pas très envie de vous parler des choses qu'il se passe car ce serait sûrement les réduire à quelque chose qu'elles ne sont pas. Néanmoins j'ai très envie de parler. Qui est vous d'ailleurs ? Ça y est, j'existe, grâce à vous. J'existe maintenant. Là. Tout à fait ici. Exactement au bout de cette phrase, et certainement d'avantage à la fin de celle-ci. Je me vois exister à mesure que je m'invente, et c'est un plaisir indescriptible. Je n'ai pas très envie de vous parler des choses qu'il se passe car ce serait sûrement les réduire à quelque chose qu'elles ne sont pas. Néanmoins j'ai très envie de parler. Qui est vous d'ailleurs ? Je ne parle à personne, même pas à vous, je parle c'est tout. En fait je n'ai même pas besoin de savoir qui vous est, je lui suis juste reconnaissant car il est un excellent prétexte pour parler. Merci à vous. Sans vous, je ne serai rien. Ça y est, j'existe, grâce à vous. J'existe maintenant. Là. Tout à fait ici. Exactement au bout de cette phrase, et certainement d'avantage à la fin de celle-ci. Je me vois exister à mesure que je m'invente, et c'est un plaisir indescriptible. Je n'ai pas très envie de vous parler des choses qu'il se passe car ce serait sûrement les réduire à quelque chose qu'elles ne sont pas. Néanmoins j'ai très envie de parler. Qui est vous d'ailleurs ? Je ne parle à personne, même pas à vous, je parle c'est tout. En fait je n'ai même pas besoin de savoir qui vous est, je lui suis juste reconnaissant car il est un excellent prétexte pour parler. Merci à vous. Sans vous, je ne serai rien. Ça y est, j'existe, grâce à vous. J'existe maintenant. Là. Tout à fait ici. Exactement au bout de cette phrase, et certainement d'avantage à la fin de celle-ci. Je me vois exister à mesure que je m'invente, et c'est un plaisir indescriptible. Je n'ai pas très envie de vous parler des choses qu'il se passe car ce serait sûrement les réduire à quelque chose qu'elles ne sont pas. Néanmoins j'ai très envie de parler. Qui est vous d'ailleurs ? Je ne parle à personne, même pas à vous, je parle c'est tout. En fait je n'ai même pas besoin de savoir qui vous est, je lui suis juste reconnaissant car il est un excellent prétexte pour parler. Merci à vous. Sans vous, je ne serai rien. Ça y est, j'existe, grâce à vous. J'existe maintenant. Là. Tout à fait ici. Exactement au bout de cette phrase, et certainement d'avantage à la fin de celle-ci.

Ces singularités existent-elles au réel. A travers l'écran du langage. Et c'est

grâce aux choses singulières, selon moi, que l'on peut se
nous renvoient à nos propres choix, ceux du passé et ceux d
définissent.

sentir libre, car elles
u futur, ceux qui nous

Le croire-comprendre c'est ce moment où tout ce qu'on pense savoir s'aligne dans un ordre particulier et semble soudain résoudre l'équation universelle. Nous avons alors l'impression de nous tenir au bord d'une falaise, ou tout en haut d'une montagne, avec sous nos yeux l'ensemble de ce qui existe, baigné dans une lumière éclatante qui rend le tout visible.

L'intérêt de comprendre le croire-comprendre c'est que l'on comprend que le plus important c'est de se faire croire que l'on comprend. À partir de là on comprend aussi que la compréhension est une croyance mais qu'on a besoin d'y croire. On a donc besoin de croire, c'est ça qu'il faut comprendre.

Bibliographie

- Abbott Edwin, *Flatland*, édition Librio, 2013
- Ameisen Jean-Claude, *La sculpture du vivant: le suicide cellulaire ou la mort créatrice*, édition Points, 2014
- Bataille Georges, *Histoire de l'œil*, édition Gallimard, 1993
- Bataille Georges, Barthes Roland, Cometti Jean-Pierre, *Le gros or-teil ; les sorties du texte*, édition Verdier, 2006
- Bergson Henri, *L'intuition philosophique*, édition Quadrige, 2011
- Dostoïevski Fédor, *Le Rêve d'un homme ridicule*, édition Babel, 2002
- Huxley Aldous, *Le meilleur des mondes*, édition Distribooks Intl Inc, 2002
- Kundera Milan, *L'insoutenable légèreté de l'être*, édition Gallimard, 1990
- Rosset Clément, *Le réel : Traité de l'idiotie*, édition Minuit, 2004
- Roth Philip, *Le sein*, édition Gallimard, 1984
- *La bête qui meurt*, édition Gallimard, 2006

Webographie

- *La Raison*, Raymond-Robert Tremblay, du cégep du Vieux Montréal
<http://www.cvm.qc.ca/encephi/CONTENU/ARTICLES/RAISON.HTM>
- *La théorie de la fiction-panier*, Ursula K. Le Guin
<https://www.partage-le.com/2018/01/8645/>
- *Les réalités (in)visibles*, conférence de Philippe Guillemant
<https://www.youtube.com/watch?v=dDCJJdWrVCw&t=>
- *Déprime, illusions, revelations (extrait)*, Philippe Guillemant
<https://www.youtube.com/watch?v=4PhwpdZVES4>

Alexis Toudic

EBABX-Ecole supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux 2019-2020

Mémoire de DNSEP option Art

Accompagné par Florent Lahache et Maël Guesdon

Suivi de près par Anouk Sraka

